

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie SIDLER

Une page de ma vie / Eucharis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 338-342

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une page de ma vie

C'était en mai 189..., dans cette populeuse cité lyonnaise où la piété le dispute à l'activité. Etranger alors à Lyon, je montai pour la première fois, en compagnie d'un ami, le coteau ravissant de Fourvières échelonné de couvents dans la verdure et fier à beaux titres de la grande basilique d'où Marie domine sa ville bien-aimée.

Au lieu de nous enfermer dans la vieille „ ficelle “ qui transporte, non sans cahots, mais rapidement à la Colline sainte, nous avons pris le gracieux chemin dit „ du Rosaire “.

Le coup d'œil sur la cité était très beau ce matin-là. Aucune trace de brouillard n'atténuait l'effet du soleil levant sur les coteaux qui cerclent majestueusement la ville, et les deux fleuves parallèles rivalisaient de pureté avec l'azur du ciel. Nombreux étaient ceux qui

venaient commencer leur journée par un hommage à celle que tous les pieux Lyonnais nomment *leur bonne Mère*.

J'avais ouï des merveilles sur ce sanctuaire où la piété a si généreusement accumulé tant de richesses, et j'ai pu me persuader qu'une dévotion sincère et profonde y dirige les âmes. Il est facile de se convaincre que là-haut l'on croit et l'on aime.

Il était près de sept heures lorsque nous entrâmes dans la grande église d'abord voulant laisser s'écouler la foule nombreuse qui envahissait l'ancienne chapelle miraculeuse où se tenaient à ce moment-là les exercices du mois de Marie. Dans la basilique, les vastes nefs s'emplissaient à chaque instant de pieux fidèles, se succédant aux pieds de la Sainte Vierge. Un vieillard vénérable offrait le Saint-Sacrifice au maître-autel. Je pensais m'agenouiller un instant pour une courte prière seulement, car j'avais hâte d'examiner en curieux les beautés du sanctuaire. Mais la petite sonnerie de l'élévation, qu'accompagna presque aussitôt le carillon de huit cloches chantant des cantiques à Marie modéra mon empressement. Je demurai prosterné, tout à coup singulièrement impressionné. Une émotion soudaine s'emparait de moi.

J'étais venu là, certes, avec la foi de mon baptême ; j'apportais sincèrement aux pieds de la Vierge immaculée un hommage de respect et de vénération que je retrouvais dans les lointains de ma mémoire : tout petit, j'avais appris le nom béni de cette céleste Mère qu'avec un charme mystérieux l'on cherche dans les sphères divines. Plus tard, au souvenir radieux de ma Première Communion se rattache celui de cette Consécration à Marie que j'eus l'honneur de prononcer ce

jour-là au nom de tous mes camarades ; et ce souvenir plus d'une fois dans la vie m'a relevé d'une triste défaillance, a réveillé le salutaire écho d'un passé tout embaumé d'innocence. Depuis, j'avais pensé faire suffisamment acte de bon chrétien en inclinant ma vénération devant son auréole éclatante de Mère de Dieu, Reine des mondes.

Ah ! maintenant, des clartés bénies me la montraient cent fois plus belle ! Non, ce n'est pas la seule admiration, le seul respect qui met toutes ces foules à genoux, qui fait vibrer son nom à travers tous les siècles comme une céleste harmonie, qui élève en son honneur des temples magnifiques et parsème l'univers de ses images bénies. Non, le secret de son attraction incomparable réside dans sa tendresse bien plus que dans sa gloire. C'est qu'elle est bonne, bienfaisante, autant qu'elle est puissante ; c'est qu'elle incline son cœur vers tout ce qu'il y a de plus petit sur terre ; c'est encore, qu'ayant atteint elle-même les dernières extrémités de la douleur, elle comprend et console suavement tout ce qui prie et pleure !... Qu'il me semblait étrange de ne l'avoir pas mieux compris jusqu'à ce jour ! En ce moment, j'eus voulu ressaisir mon passé. Oh ! elle en eût transformé tant d'heures tristes et mauvaises !

Et ce n'était pas dans le calme d'une heure de solitude que Marie se révélait ainsi, éclairant mon ignorance. Ce qu'elle voulait m'apprendre, il fallait que les mille voix de la prière résonnant sous ces voûtes, que ces cœurs inclinés, cette belle union des âmes, me le dissent bien haut dans un puissant ensemble, et que je fusse instruit, entraîné au spectacle de cette foi, au contact de cet amour !

Oh ! je sentais quelque chose de délicieux, d'inconnu se lever dans mon âme ! et comme plus humblement depuis lors j'ai dit souvent : Sainte Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur !...

Combien avant moi, depuis moi, en tout temps, en tous lieux, auront gardé la mémoire d'une de ces heures de grâce échappée de ses mains virginales et retombée sur un cœur en détresse.

Qui dira les milliers de sanctuaires, humbles oratoires dans le silence des bois, sur la route solitaire, ou monuments grandioses des cités catholiques qui dans plus d'une vie auront marqué de la présence de Marie une étape providentielle ? Combien lui devront d'asseoir enfin leur cœur dans la sécurité du chemin tant cherché ! Et tous ceux qu'elle relève et maintient „ debout “ comme elle, au-dessus de la souffrance ! ceux enfin dont elle se fait, comme pour moi, la douce et pénétrante lumière.

Ah ! ces hommes-là ne peuvent se compter !

J'ai voulu emporter comme un trésor l'impression de cette heure passée là-haut sur la colline sainte. L'effacer ensuite par d'autres impressions d'une vaine curiosité, m'eût semblé une profanation.

— „ Descendons “, dis-je à mon ami.

— „ Mais, tu n'as rien vu... “, fit-il étonné.

— Non, je reviendrai.

Et maintenant tu le sais, ô Notre-Dame de Fourvières, comme ces flots rapides partis de nos glaciers apportent à tes pieds quelque chose de ma patrie, moi je t'envoie mon cœur, porté par la reconnaissance,

tout plein de ton amour. Bien des fois il défaillait sous la peine s'il ne pouvait redire avec abandon filial : „ Notre-Dame de Fourvières, ayez pitié de moi ! “

EUCHARIS.

Des bords du Rhône suisse, avril 1901.